

L'héritage de la chouette de Chris Marker
« Nostalgie ou le retour impossible » (épisode 4)
(1989 – 26')

Remarque : cette transcription est destinée à aider à la compréhension et l'étude de l'œuvre de Chris Marker. Elle ne peut être éditée sans le consentement de l'auteur du film. De plus, elle comporte un certain nombre de fautes de grammaire ou d'orthographe, mais aussi d'identification de lieux ou de personnes, que le lecteur aura soin de corriger par lui-même.

[titre] « 4 / NOSTALGIE / ou / le Retour impossible »

Dimitri Delis – Je suis né dans une île qui est au milieu d'un lac, en Grèce, dans la région d'Épire, près de la frontière Albanaise. Mon grand-père était petit fils d'archevêque défroqué [?] grec, alors c'était un homme très cultivé, érudit, qui me racontait un tas d'histoires. Et puis un jour, je lui demandai de quel côté se trouvait Ithaque. Alors, il m'a montré vers une direction. Puis quelques temps plus tard, mais il m'a pas paru convaincu, quelques temps plus tard, je lui repose la même question et il me montre vers une direction opposée. Alors je lui dis : tu me mens. La dernière fois, tu m'as dit que c'était par là, Ithaque. Il me dit : oui, mais c'est pas ma faute, la terre tourne. Alors, à l'âge donc de 8 ans, j'avais compris pourquoi Ulysse s'était perdu. N'oublions pas qu'Homère qui a chanté, donc, *L'Iliade* et *L'Odyssée*, était un Grec de l'Asie Mineure et les Grecs de l'Asie Mineure devaient traverser la mer Égée et pour aller vers l'Occident, il fallait contourner le Péloponnèse. Déjà, le comptoir, les côtes de l'Afrique étaient occupées par les Phéniciens qui avaient deux siècles d'avance sur les Grecs au niveau navigation. Donc, les Grecs, ils étaient condamnés d'aller vers l'Occident. Alors il paraît qu'Ulysse, en arrivant, donc, après la guerre de Troie, les Corinthiens leur ont refusé, donc, le passage, et en contournant le Péloponnèse, où l'on va vers la jetée [?], en Libye, le pays du Lotophage, il a essayé de remonter vers la mer Ionienne. Alors il est passé entre Charybde et Scylla, donc à Messine, le détroit de Messine. Il est passé entre, donc, la Sardaigne et la Corse. Il est arrivé jusqu'en Ibérie. Il a pris les côtes jusqu'au xxx. Il a pris les côtes de l'Afrique du Nord. Il est remonté vers la Sicile. Il a fait le tour des îles Éoliennes. Il a fait du naufrage, avant d'arriver, bien entendu, à Corfou où on l'accueille, on lui donne l'hospitalité, où on le ramène, donc, à Ithaque. Donc, Homère, en utilisant, donc, l'histoire de l'Odyssée, il voulait soulever l'opinion panhellénique contre les Corinthiens et de donner hospitalité et aide à tous les marins, donc, de l'Asie Mineure. Donc, il y a les aspects politiques de la géographie antique. Comme, par exemple, les Corinthiens disaient qu'ils étaient descendants de Cyclope, Homère fait crever l'œil, par Ulysse, du Cyclope. Il l'attaque de tous les côtés. Et à travers le récit tellement émouvant, on forge... on forge la genèse, on forge les gens qui sont obligés de partir pour amener à la mère Patrie, donc, une aide substantielle, et avec le Lotophage, etc. et tout ça, on montre aux enfants le danger sur lequel ils vont s'exposer plus tard et qu'il ne faut jamais qu'ils oublient, donc, la Patrie, et qu'il y a un Ithaque qui les attends.

Angélique Ionatos – Apprendre *L'Odyssée* a... quand on avait 12 ou 13 ans, apprendre *L'Odyssée* traduite par Kazantzakis¹, c'était pas quand même dans le texte, mais c'était traduit par Kazantzakis, qui est une traduction merveilleuse, c'était pour nous un régal, c'était comme si on racontait des contes de fée et... à longueur de journée. Et ça, c'est quelque chose

¹ Nikos Kazantzakis, auteur de *Zorba le Grec*, écrivit *L'Odyssée, une suite moderne* qui suit la structure de *L'Odyssée* d'Homère, et qu'il a réécrit 7 fois depuis 1924, pour le publier finalement en 1938.

que je n'oublierai jamais. Où tout à coup... Où tout à coup, peut-être la chose qui moi m'a ému le plus, c'est d'être à la mer, d'être dans la vie et puis d'entendre une mère appeler... appeler sa fille Calliope ou d'appeler son Eferpi ou « Persephone, viens ici ! », xxx etc. Et tout à coup, tout ça ressurgit. Il y a Persephone qui est une petite gamine avec des cheveux noirs et puis qui est en train de jouer, et puis c'est Persephone et puis c'est... Et là, moi, ça me coupe le souffle.

Théo Angelopoulos – J'étais très étonné, de ce matin, écouter le nom des enfants qui étaient là. Orphée, Prométhée, Diogène. Alors, je me demandais pourquoi, mais c'est pas la première fois que je me le demande. Je pense que... Il y a un écrivain grec qui a écrit un livre qui s'appelle *Le troisième anneau*², qui est sorti aussi en France, qui dit que les Grecs donnaient les noms des anciens Grecs à leurs enfants en croyant qu'ils peuvent, un peu, sauver la... réunir, disons, le passé avec le présent. Le présent n'est pas tout à fait réconfortant. Je dirais même parfois qu'il est catastrophique. Alors, l'appel, ça créé une sorte de sécurité, comme si on faisait appel à la... à la, je sais pas, à quelque chose de très solide et très sûr.

Nikos Svoronos – Les Grecs modernes savent très bien que la civilisation grecque ancienne, grecque, est l'héritage de toute l'humanité, de toute l'humanité. Nous ne sommes pas, nous ne nous considérons pas comme les seuls héritiers de cette civilisation. Mais parmi ces héritiers, nous existons, nous aussi. Non seulement nous existons, nous existons comme nous existons, mais nous continuons à lutter.

Intervenant du banquet – Nous existons malgré les autres héritiers, tu veux dire.

Nikos Svoronos – ... malgré les autres héritiers et nous continuons, ce qui est le plus important, nous continuons avec les moyens que... dont nous disposons, de lutter pour, justement, c'est mêmes idéaux qui ont constitué l'héritage de l'humanité. Tout ce qu'on peut dire.

George Steiner – Il y a toujours eu, au sein du christianisme même, le conflit Athènes ou Jérusalem. À certains moments, dans la Renaissance, dans la Haute Renaissance, c'est nettement Athènes qui l'emporte : l'idée de la grande civilisation, de la grande culture urbaine, de l'alliance entre la religion et l'art, de la religion et la philosophie. Chez le puritain, chez le radical, chez l'hérétique, c'est Jérusalem qui l'emporte, celui qui a toujours voulu rejeter, par exemple Luther et Calvin, une très bonne partie de leur héritage grec qui est soupçonné précisément d'être au fond et toujours un polythéisme. Et cette lutte, à l'intérieure même de la chrétienté, a marqué une bonne partie du destin de l'Europe. C'est aujourd'hui que se pose le mystère. La Grèce ancienne, nous en parlons, nous en sommes, si vous voulez, entourés dans notre éducation, dans notre politique, dans notre vocabulaire, dans notre culture. Mais c'est Israël qui existe. La Grèce moderne, ne m'en voulez pas, n'a rien à faire avec la Grèce ancienne. C'est une parodie. Ça n'existe même pas. Il n'y a pas un lien réel humain.

Kostas Georgousopoulos [transcription des sous-titres] – Une fois, M. Steiner et moi nous sommes affrontés à Delphes où il avait tenu le même discours en exposant son admirable recherche sur l'héritage d'Antigone dans le monde moderne. Il mutilait la tradition grecque, alors je lui ai dit, j'ai répondu qu'ici, chez nous – sans faire de patriotisme, mais pour marquer notre lien physique avec la tradition – nos enfants s'appellent Antigone, et là, nous différons des Européens : une héroïne de notre Résistance portait le nom d'Electre.

Théo Angelopoulos – Nous sommes des descendants des anciens Grecs, voilà ! les noms, etc. Nos enfants, ils s'appellent comme ça. Donc, ça fait la suite. Mais là, vraiment c'est... c'est...

² Kostas Takhtsis, *Le troisième anneau*, 1962, paru en français chez Gallimard en 1967.

c'est.... Ça commence à poser des problèmes. Euh !... D'un peuple où... cherche continuellement après la libération, après les Turcs, continuellement son identité...

Vassilis Vassilikos – Pour nous, le problème fondamental, c'est le problème de l'identité. Qui nous sommes ? C'est un problème, bien sûr, tous les pays ont dans un certain rapport, mais pas si intensément que nous l'avons. Parce que, comme tu sais, il y a eu tant d'invasions, tant de peuples sont passés que finalement, on ne peut pas dire que, même si on a des mots pareils, un langage pareil, on n'a pas grand chose à faire avec les anciens. Les Byzantins, on ne sait pas exactement ce que c'était. Ce n'était pas des... Ils étaient des asiatiques. Ils étaient de toutes les parties du monde, des Arabes, des Juifs, des Grecs, comme ça. Alors, le Byzance était... La Grèce dans le Byzance était le petit *thema*, comme on disait, une petite province. Ensuite, il y a eu... Alors par définition, à mon avis, la chose qui définit, qui peut définir un Grec... Un Grec, du point de vue, si tu veux, plus intellectuel aussi, c'est la nostalgie d'un pays qui n'a pas, qui l'a eu et qui n'a pas, c'est-à-dire... C'est pour cela que tu trouves beaucoup plus de grécité en dehors de la Grèce que dans la Grèce où tu trouves beaucoup de mimétismes ou des choses étrangères.

Théo Angelopoulos – Parce que je ne crois plus qu'il existe des points qui peuvent... réunir la Grèce antique avec la Grèce d'aujourd'hui. La culture antique n'existe plus, que seulement dans les livres. Moi, j'ai rencontré des étrangers qui connaissaient beaucoup mieux notre histoire et notre culture que nous-mêmes, et qui... de toutes façons, avec les mélanges et avec les guerres, avec tout ça, tout ça, qu'est-ce qu'il reste de tout ça. Ce sont des répartitions géographiques. Mais... pas plus que ça, je pense.

Angélique Ionatos – Maintenant, c'est vrai que cette langue qu'on parle maintenant, nous les Grecs modernes, qu'elle nous vient de là. C'est vrai que notre culture on l'a défendu avec les dents pendant l'Empire Ottoman et les... et qu'elle a survécu. C'est vrai qu'il y a des histoires émouvantes sur la manière enragée dont les Grecs ont défendu leur langue, peut-être parce qu'ils se sentaient justement trop regardés par... par tous les autres pour laisser aller cette chose importante : le verbe, et l'histoire.

Théo Angelopoulos – Et peut-être que l'occupation turque a, d'une certaine façon, aplati pas mal de choses et d'une autre façon a servi... a servi à ça, c'est-à-dire à réunir les gens et à les faire comme une sorte de résistance contre l'occupant, c'est concentré sur la langue, qui était la seule chose qui pouvait différencier les Grecs des Turcs. C'était la seule chose. Pendant une période et pendant des années et des siècles, presque, c'était la seule chose. Parce que tout le reste est devenu presque turc : la culture, la cuisine, le... tout ça, tout ça, tout ça. Enfin, la façon de vivre, presque, aussi est devenue la façon de vivre qui a imposé les occupants.

[*extrait du film America, America* d'Elia Kazan (1963) / transcription des sous-titres] Je m'appelle Elia Kazan. Je suis grec de sang, turc de naissance, et américain parce que mon oncle a fait un voyage. Cette histoire m'a été contée par les anciens de ma famille. Ils se souviennent de l'Anatolie, ce plateau de la Turquie d'Asie. Et du mont Argée qui surplombe la plaine. L'Anatolie, antique foyer des Grecs et des Arméniens. Il y a cinq cents ans, les Turcs envahirent ces terres. Désormais Grecs et Arméniens devinrent des minorités. Les Grecs, peuple assujetti. Les Arméniens, peuple assujetti. Comme les Turcs, ils portaient fez et sandales, mangeaient la même cuisine, souffraient de la même chaleur, chargeaient leurs fardeaux sur des ânes. Ils contemplaient les mêmes monts, mais avec des sentiments opposés. Car il y avait les conquérants et les conquis.

Elia Kazan – À un moment donné, la tension a monté, les Grecs ont fui l'Anatolie... Et ce qu'il y avait là de civilisation, de culture grecque, la culture grecque anatolienne, a disparu. Environ un million de Grecs d'Anatolie sont passés en Grèce, en Europe. C'était une charge pour les Grecs... Il y a un aspect tragique : ils n'ont pas été les bienvenus. Ils pesaient très lourd sur l'économie de la Grèce. Le plus dur, psychologiquement, pour ces Grecs, est qu'étrangers en Anatolie, ils le restaient en Grèce. On ne voulait d'eux nulle part. C'était une plaie. Chassés d'un pays, mal reçus dans l'autre. Certains d'entre eux, mon père, mes oncles, ont gagné l'Amérique.

Vassilis Vassilikos – C'est à dire dans notre siècle, il y a trois ou quatre vagues de diaspora. Il y a la diaspora économique, que c'est le début du siècle. Tout le monde part pour les États-Unis, le Canada. Et après la guerre, il y a la vague des travailleurs immigrés qui vont en Allemagne et sur... sur la Belgique, dans les mines. D'ailleurs, moi, j'ai été le premier, le premier qui a suivi le premier cargo des travailleurs immigrés en 1955, en tant qu'interprète. Et j'ai vécu ça comme une exode... que tu disais avant, une exode nationale qui a eu comme résultat d'avoir dans le pays des vieillards et des enfants, et la classe, disons, qui pourrait être porteuse des changements sociaux était déjà liquidée pour travailler à l'étranger et contribuer au miracle de la renaissance de l'Allemagne de l'Ouest. La diaspora, alors, a toujours servi, à mon avis, elle a gardé un sentiment de profond... amour du pays parce qu'on aime la Grèce énormément quand on est loin et on la déteste quand on est dedans. C'est-à-dire, c'est une... c'est une histoire très curieuse que je trouve chez beaucoup de mes compatriotes qui se sont vécus à l'étranger, quand on parle de ça, on dit : oui, je suis malheureux quand je suis là et malheureux quand je suis dehors parce que je ne suis pas là. Mais je suis plus heureux étant à l'étranger, parce que comme ça, au moins, on ne me détruit pas la Grèce que je veux faire à ma tête. Parce que c'est tout une question d'ici, du cerveau. En réalité, c'est très peu de choses, sans beaucoup d'intérêt. Mais l'idée, c'est grande chose, l'idée qu'on a, c'est-à-dire l'idée d'Ulysse, l'idée de nostalgie, comme Simone a écrit *La nostalgie n'est pas ce qu'elle était*, le titre m'a beaucoup plu, parce que dans le mot nostalgie, il y a le mot *nostos*, que c'est le « désir de rentrer chez soi », et le mot *algos*, que c'est le mot « peine ». C'est-à-dire, il y a le désir de la peine et la peine du désir.

Angélique Ionatos – Comment peut-on éliminer ou évacuer la notion de nostalgie en parlant d'un peuple de voyageurs, des gens qui, la plupart, ont au moins une famille à quelqu'un à l'étranger, au moins quelqu'un en mer ? Moi, mon père était marin. Toutes mes petites copines, il y avait un frère marin, ou un père marin, ou un cousin marin et... donc le voyage tissait notre vie de manière effroyable, je dirais, et heureuse, puisque cette mer qui nous entoure est une invitation au voyage, et puis, malgré tout, cette perpétuelle... je dirais, cette nostalgie, je ne peux pas trouver d'autre mot en parlant de la Grèce. Comment, comment on peut faire autrement ? Je... C'est, c'est... Il y a le mot *algie* dans nostalgie. *Algie* ça a quelque chose à voir avec la douleur et... et c'est ça, c'est une espèce de douleur sourde.

Vassilis Vassilikos – C'est le mot le plus grec, à mon avis. Que ça peut exister... C'est-à-dire, ce qui définit un peu la Grèce, parce que... on doit arriver à une définition, comme ça, un peu arbitraire et générale, comme on dit : les Français sont cartésiens. C'est une généralité que bien sûr... mais c'est une généralité. Alors, si on voulait une généralité pareille pour la Grèce, et moi, j'ai plusieurs fois cherché qu'est-ce qui serait le plus profond, ce serait ce mot : les Grecs sont nostalgiques. Nostalgiques de quoi ? De tout et de rien. Parce qu'ils n'ont rien avec eux. Ils ont tout dans la tête.

Angélique Ionatos – C'était une période extrêmement difficile puisque c'est une période qui correspondait à peu près, politiquement, à l'époque des colonels. Ce qui fait que la douleur d'être loin de la Grèce, faisait aussi qu'elle était décuplée du fait que les nouvelles qu'on

apprenait à l'étranger était des nouvelles tragiques. Donc là, je dirais, ma... ma grécité ou mon appartenance à la Grèce était très exacerbée, très à fleur de peau, et en même temps, comme les choses après se sont plus ou moins calmées, moi aussi, je me suis calmée avec le temps et j'ai vu, plutôt j'ai mesuré les énormes avantages qu'a un immigré ou un Grec de la diaspora qui est, en fait, qu'il peut entretenir, à l'aise, cette nostalgie merveilleuse qu'il a de son pays et cette... de l'embellir autant qu'il veut puisqu'il est loin. Il y a cette distance. Et en même temps, pouvoir s'en inspirer tous les jours parce qu'il est loin. Et puis, quand j'ai dû retourner à la Grèce, les choses ont changé ou changent d'année en année. Plus le temps passe, plus mon rapport à la Grèce devient plus sage, plus... Peut-être j'attends moins d'elle. C'est comme euh !... Je suis moins révoltée contre aussi la Grèce, un peu comme les enfants sont en révolte quand ils sont à l'adolescence, ils sont toujours en révolte contre les parents. Ils trouvent qu'ils sont pas assez ceci, pas assez ça... Ils sont pas comme ils les rêvent. Ils leurs en veulent. Les rapports sont tendus. Et plus les enfants grandissent et vieillissent, et plus ils disent « pourvu qu'ils ne changent pas, pourvu qu'ils restent comme ça et que même si je les ai dans un coin, sur un fauteuil, c'est des vieillards, j'ai besoin d'eux pour pouvoir, ne fusse qu'être encore une enfant », puisque quand les parents disparaissent, on n'est plus un enfant. C'est comme ça que si j'avais à nier mon pays, qui m'énerve prodigieusement par plusieurs côtés, si j'avais à le nier ou à le... ou à l'abolir de... parce que je serais en colère contre la Grèce, je serais profondément malheureuse de plus pouvoir avoir cette patrie à laquelle je tiens profondément.

[Angélique Ionatos dit un poème d'Odysseus Elytis]

Belle, mais étrange patrie que celle qui m'a été donnée. Elle jette les filets pour prendre des poissons et c'est des oiseaux qu'elle attrape. Elle construit des bateaux sur terre et des jardins sur l'eau. Belle, mais étrange patrie que celle qui m'a été donnée. Elle menace de prendre une pierre. Elle renonce. Elle fait mine de la creuser et des miracles naissent. Belle, mais étrange patrie que celle qui m'a été donnée. Avec une petite barque, elle atteint des océans. Elle cherche la révolte et s'offre des tyrans. Belle, mais étrange patrie.

[suit une chanson en grec non traduite]

Angélique Ionatos – Moi, ce qui me plaisait beaucoup dans ce... dans ce très beau texte d'Elytis, c'est d'abord le mot « patrie », qui est un mot qui est un peu tombé en désuétude dans la langue française puisqu'il a été très fort lié au patriotisme, notion détestable, par ce qui en découle. Mais pour la Grèce, pour les Grecs, le mot *patrida*, c'est un mot sacré parce que, peut-être, on a eu... on [en] a bavé pour la garder cette patrie et ça n'a pas un sens patriotique. Ça un sens de mère. D'ailleurs on dit **[citation en grec]**, qui est... qui ressemble un peu, c'est un peu le père, le territoire paternel. Et en fait, donc, ce mot patrie, je le revendique quand il est dit en grec. Et parfois, ces mots « belle et étrange patrie », pour moi, ça me, **[cite en grec]**, c'est quelque chose qui m'émouvait profondément parce que, parce que dans... là, il y a les racines, il y a l'histoire, il y a tout. Et puis, il donne des coups de griffes dans ce poème. Il encense et il dit aussi que « on fait des jardins sur terre », non « des bateaux sur terre et des jardins sur l'eau ». Quand on regarde la Grèce, c'est vraiment ça, parce qu'il y a partout des bateaux sur terre et... et... des jardins sur l'eau, certainement aussi. Et puis donc, il la magnifie, et puis, tout à coup, il a cette phrase finale qui est très dure, qui est qu'elle cherche la révolte et s'offre des tyrans, qui se passe de commentaires puisque tout le monde peut faire le commentaire par lui-même.

[titre] « prochain épisode / AMNÉSIE / ou / le Sens de l'Histoire »

[titre] « La Fondation Alexandre S. Onassis tient à faire remarquer à M. George Steiner que si la Grèce moderne existait aussi peu qu'il le dit, ce film, lui, n'existerait pas du tout.

La Grèce d'aujourd'hui, fidèle à son histoire, n'a pas failli à son destin.

En 1940, une fois de plus, elle a fait revivre les Thermopyles ».